

Séminaire de recherche du département d'éthique biomédicale
« Religion, éthique et médecine bio-tech ».

Synthèse : Anne Lécu

2. Olivier Rey - *Éthique et technique*

12 décembre 2012

Nous vivons à une époque où le souci éthique semble n'avoir jamais été aussi développé, on peut s'en féliciter. Mais n'est-ce pas aussi le signe d'un manque, ou d'une incertitude sur la manière de conduire sa vie dans un monde marqué par la technique ?

Éthique ou morale ?

Les deux termes sont loin d'être interchangeables dans l'usage : on parle d'un homme moral et non d'un homme éthique ; on craint le retour de l'ordre moral... Cette distinction entre éthique et morale est historiquement liée à la volonté de fonder une réflexion philosophique et des règles des conduites sans en passer par la trinité religion-autorité-tradition qui a longtemps dominé la pensée européenne.

Paul Ricœur propose de comprendre une éthique séparée en deux versants autour de la morale. La morale serait le terme de référence, désignant les normes et le sentiment d'obligation qui en découle. L'éthique se scinderait en deux branches, l'une en amont visant l'enracinement des normes dans la vie et le désir, l'autre en aval visant à insérer les normes dans des situations concrètes. Ces deux branches restent néanmoins solidaires. Ce qu'on appelle l'éthique appliquée ne se limite pas à des applications de l'éthique à des domaines particuliers, ce sont les questions éthiques particulières qui engagent à examiner les questions éthiques fondamentales qui, en retour, en appellent pour être tranchées à ce que les réponses impliquent dans des cas précis : perpétuel aller-retour entre le concret et le principiel.

Olivier Rey propose de formuler ainsi cette distinction : alors que la morale détermine le comportement à adopter en fonction du bien et du mal, pris dans une perspective transcendante ou idéaliste, l'éthique a davantage affaire au bon et au mauvais, en conformité avec la raison et le bien commun, sans référence religieuse.

La technique

Par technique nous entendons non pas un savoir-faire particulier, que les hommes se transmettent de générations en générations en le perfectionnant — la *tékhnè* —, mais le mode de production d'un objet, calqué sur la façon dont les théories scientifiques le conçoivent.

La question de la place à réserver à la technique est ancienne, et les auteurs médiévaux la posent déjà. Si l'on en fait l'historique, on peut constater que l'on passe progressivement de la technique comme remède à la faiblesse corporelle (cf. Ambroise Paré : « Je le pensai, Dieu le guérit »), à la technique comme moyen pour soulager la souffrance de l'homme et améliorer la création, au besoin en soumettant la matière, pour en arriver à l'époque moderne à la technique comme moyen de combattre une création corrompue, et ce, au service de l'esprit humain. La technique, à l'époque moderne, devient la grande branche de la morale. Ernest Renan dans *L'avenir de la science* écrit : « Le grand règne de l'esprit ne commencera que quand le monde

matériel sera parfaitement soumis à l'homme ». Le problème tient en cette séparation *a priori* entre l'esprit et la matière qui a été dé-spiritualisée.

En fait, on tient un double discours : d'un côté, on justifie les interventions techniques les plus folles au nom d'une réduction de la création à de la matière privée d'esprit, mais de l'autre on justifie ces interventions au nom des « avancées scientifiques salutaires » : la réintroduction du terme de « salut » est alors étonnante ! C'était déjà le discours des gnostiques !

Un rapport équivoque entre éthique et technique

Désormais, dans notre époque que l'on peut qualifier de postmoderne ou d'hyper-moderne, quelque chose a changé : non seulement il y a de plus en plus de doutes sur la capacité de la technique à alléger les souffrances de l'homme, mais elle devient une menace. Le grand nombre de films catastrophe en est un indice net. Nous vivons aujourd'hui dans le « délai », dans la perspective d'une possible catastrophe.

De nombreux auteurs ont analysé la situation dans laquelle nous sommes non comme une sortie du christianisme mais comme une perversion du christianisme : J. Ellul, Y. Illich, R. Girard. Pourquoi perversion ? Il faudrait lier cela à la gnose : à un moment donné, une radicalité dans le fait de vouloir porter secours à son prochain amène à considérer que tous les moyens sont bons pour lui porter secours. A partir de ce moment-là, on perd l'articulation entre la matière et l'esprit ; on va déconnecter les deux, ce qui est paradoxal dans une religion de l'incarnation. Au nom de l'esprit, on va se permettre n'importe quoi sur la matière alors que précisément, le Christ était venu aussi pour que la matière puisse témoigner de l'esprit. Les chrétiens devraient être ceux qui prennent le plus de précautions dans leurs interventions sur la nature. Chesterton a cette phrase célèbre : « Le monde moderne est plein des vieilles vertus chrétiennes devenues folles ». Elles sont devenues folles, car elles ont été isolées les unes des autres et errent chacune de son côté. Ainsi les scientifiques s'attachent à la vérité et leur vérité est sans pitié (on est du côté de la matière). Ainsi les humanitaristes ne veulent écouter que la pitié et leur pitié est souvent mensongère (et là on est du côté de l'esprit) ». Ce qui manque peut-être, c'est le Saint Esprit pour faire le lien.

Il faudrait se souvenir de ce que dit saint Augustin dans la *Cité de Dieu* lorsqu'il définit la vertu comme un *ordo amoris*, un ordre de l'amour, un ordre au sein duquel chaque objet reçoit le genre et le degré d'amour qui lui est approprié. Cet ordre disparaît lorsque l'on réduit le bien à la compassion envers les êtres en leur esprit, en reléguant la matière au statut de matériau malléable à merci.

MOTS CLEFS : Ethique, Morale, Technique, Modernité